N° 43 - mensuel - 4 F

cancans DE PARIS

INTERDIT A LA VENTE AUX MOINS DE 18 ANS

L'amour au bois

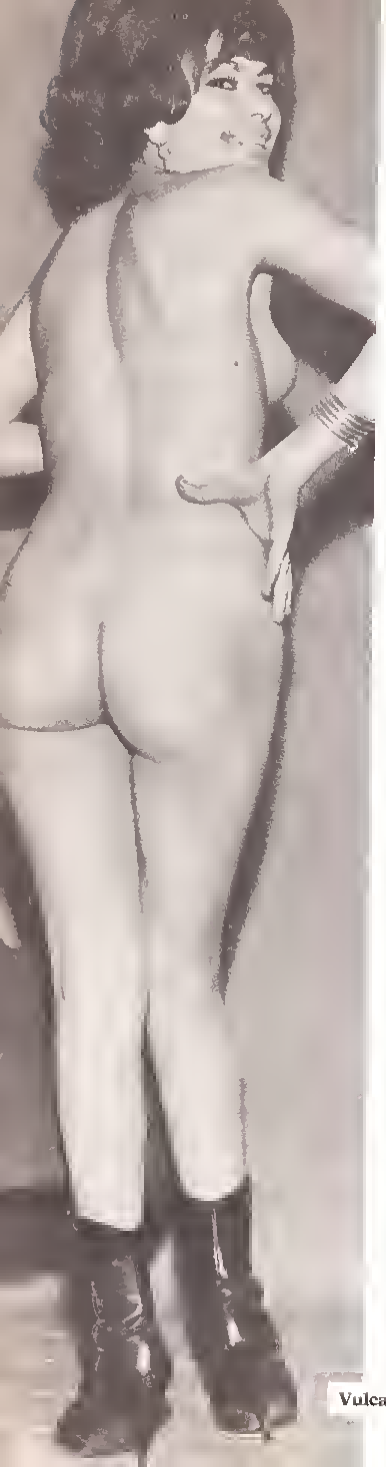
★

Que porter la nuit ?

★

LE TRAIN BLEU

CLAUDINE MARCHAND
Reine des Arts Ménagers



Vulcano c'est moi.

Cancans de Paris

Une dame questionna une de ses voisines :

— Et votre fils, toujours en Amérique ?

— Non, il doit être en Chine maintenant. Il vient de m'envoyer une lettre timbrée de Sing-Sing !

⁂

« A présent, on ne vit plus de ses rentes. On en meurt. »

Pierre Veber.

⁂

Adolphe Dennery, qui publia des feuilletons à gros tirage — LES DEUX ORPHELINES, MARTYRE, etc. — était un lettré malicieux.

— Mais enfin, lui disait son ami Aurélien Scholl, toi qui as tant d'esprit dans ta conversation, pourquoi en mets-tu si peu dans tes pièces ?

— C'est pour ne pas troubler les habitudes de mon public. Si je mettais de l'esprit dans mes pièces, il croirait qu'elles ne sont pas de moi !

Jean-Paul Lecroix
(« La Presse Indiscrète »).

⁂

« Les femmes détestent un jaloux qui n'est point aimé, mais elles seraient fâchées qu'un homme qu'elles aiment ne fût pas jaloux. »

Ninon de Lenclos.

⁂

Un couple reçoit une enveloppe avec, dedans, deux billets pour une première à l'Olympia, accompagnés d'une simple question : « Devinez qui vous les envoie ? »

Ils cherchent en vain et se décident enfin à se rendre à l'invitation. Ils passent une excellente soirée. En rentrant chez eux, ils trouvent leur appartement cambriolé et, sur la table, une simple ligne :

« Maintenant, vous savez. »

⁂

Henri Murger, l'auteur de « La vie de Bohème », commençait à gagner de l'argent avec ses œuvres, sans pouvoir payer ses dettes.

— J'arrose trop mes créanciers, disait-il, ils repoussent !

« Ecrire proprement sa langue est une des formes du patriotisme. »

Lucie Delarue-Mardrus
(« La Liberté »).

⁂

Deux amoureux contemplant un paysage.

— Quel beau pythagore !

— Ma chérie, tu veux dire : quel beau panorama !

— Oui, pour moi, Pythagora ou panorama, c'est synagogue !

⁂

« C'est une langue bien difficile que le français. A peine écrit-on depuis quarante-cinq ans qu'on commence à s'en apercevoir. »

Colette

⁂

L'amant, à la dame sur le retour :

— Pourquoi ne fermes-tu jamais les yeux, ma chérie, lorsque je t'embrasse ?

— Je ne peux pas, j'ai la peau trop courte !

⁂

« Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es, il est vrai, mais je te connaîtrai mieux si tu me dis ce que tu relis. »

Françoise Mauriac
« Mémoires intérieures ».

⁂

Deux psychiatres se rencontrent dans un excellent restaurant. L'un d'eux insiste pour payer le déjeuner en disant :

— Laisse, laisse, mon vieux. J'ai deux fois plus de moyens que toi ! Je suis spécialisé dans les cas de schizophrénie.

— Le dédoublement de la personnalité ? Il y en a beaucoup, en ce moment ?

— Pas plus que d'habitude, mais chaque fois je me fais payer par les deux !

⁂

« Tout l'art d'écrire des lettres est dans l'emploi de ces finesses opportunes, de ces nuances par l'effet desquelles on donne aux gens l'impression que l'on parle d'eux tout en ne parlant que de soi. »

(« Le Nouveau Savoir-Ecrire »).
Paul Reboux

L'amour au BOIS

Le Bois (il n'est qu'un Bois pour les Parisiens, et c'est celui de Boulogne), le Bois et ses environs ont toujours été des lieux entre tous faits pour les galanteries. Ne parlons pas des temps modernes où il semble même que la liberté de s'aimer à l'ombre des forêts ait quelquefois été jusqu'à une licence excessive. Mais déjà sous le bon roi Henri — pour ne pas remonter jusqu'au déluge — les fourrés du Bois étaient réputés dangereux aux vertus candides qui s'y aventuraient, fructueux au contraire aux filles de joie qui y venaient chercher fortune. Ce qui fait le malheur des uns...

La chanson ne tarda pas à courir les rues et ruelles :

Venir chaque jour dans ces bois,
V'là le plaisir des dames,
Du tendre amour subir les lois,
Lui rendre hommage en tapinois,
Faire sentir
Ses plus aimables flammes,
V'là le plaisir des dames,
V'là le plaisir !
En cachette se rendre ici,
V'là le plaisir des dames,
L'une y vient surprendre un mari,
Et l'autre y vient prendre un ami.
Savoir jouir
Et contenter leurs âmes,
V'là le plaisir des dames,
V'là le plaisir !

Si les fourrés étaient bons gîtes pour l'amour, les pavillons de chasse et folies d'alentour n'abritaient guère moins d'aventures, des aventures guère moins scandaleuses. A commencer par le château de la Muette, célèbre à travers notre Histoire, et qui fut un temps, la demeure de Marguerite de Valois. Une allée du Bois porte encore (V. Mitton et l'Eglise, *Les Châteaux galants du Bois de Boulogne*) le nom de la belle joyeuse Margot . allée de la reine Marguerite. Elle était fort alerte au deduit, la bonne Margot, et sans pudeur aucune. Pour ses correspondances, elle se servait d'un papier dont les marges étaient remplies de trophées d'amour. Avis aux cor-

J'ai observé que l'excès de loisirs occupe notr temps beaucoup plus complètement et nous laiss moins de liberté que n'importe quel travail.

Edmund Burke.

respondants ! Elle avait des aide-mémoire plus macabres si l'on en croit Tallemant des Raux, elle portait « *un grand vertugadin qui avait des pochettes tout autour, en chacune desquelles elle mettait une boîte ou était le cœur d'un de ses amants trépassés* ». Car on trépassait beaucoup au service de Marguerite ! Ses premières liaisons qui datèrent, dit la légende, de sa onzième année, ne lui laissèrent que d'agréables impressions. Elle disait :

— N'y goûtons pas. Mais si nous y avons goûté, ne prétendons pas en pouvoir faire fi désormais !

Si bonne compagnie qu'elle ait accueillie en la Muette, comme l'appétit vient en mangeant, vers le tard, elle quitta Paris, le Bois, son beau château et s'en fut vivre aux monts d'Auvergne, a Carlat, ce qui fit dire a son royal époux, Henri IV :

— Les gentilshommes n'ont pu saoûler la Reine, elle est allée trouver les muletiers et chaudronniers d'Auvergne.

Le souverain, on le voit, se faisait peu d'illusion sur la vertu de sa femme. A Carlat, Margot tomba dans la débauche la plus basse. On ne peut citer les textes qui furent présentés un peu plus tard par le bon Henri au Souverain Pontife pour obtenir l'annulation de son mariage : domestiques, secrétaires, chantres, cuisiniers, tous étaient bons à la reine. Le mariage annulé, Margot redevenue libre, revint à Paris, et recommença, mais elle abandonna la Muette, s'installa à l'hôtel de Sens de fort douteuse réputation ; les chansonniers firent comme la reine, ils continuèrent :

N'étant plus Vénus qu'en luxure,
Ni Reine non plus qu'en peinture,
Et ne pouvant, à son dépit,
Loger au Louvre comme reine,
Elle se loge vis à-vis
Comme p... au bord de la Seine

La Muette devait au reste passer, à la fin du XVII[e] siècle, aux mains d'une autre courtisane princière de belle envolée : la duchesse de Berry, fille et, dit on, maîtresse du Régent. Les bacchanales du Bois, pendant la Regence, furent légendaires : elles étaient conduites par Philippe d'Orléans en personne, et par la duchesse, chantant des refrains obscènes dont auraient rougi les dame de la Halle, pourtant fortes en gueule.

On pense bien que la Muette ne fut point le seul lieu de débauche des environs du Bois.

On assure que c'est au château de Madrid, entre Neuilly et Longchamp, que François I[er] cacha ses amours avec celle qui devait lui laisser de si cuisants souvenirs, la Belle Ferronnière. Voici l'histoire.

Le souverain se faisait peu d'illusion sur la vertu de sa femme...

Cette lubrique princesse de sang dont les frasques défrayèrent la chronique...

Le roi ayant remarqué la belle fille, en parla à un courtisan qui alla rendre visite à la dame et l'invita à venir au Louvre pour y être présentée à François. Une fois la Ferronnière en croupe, l'adroit entremetteur piqua des deux vers Boulogne et il y laissa la nouvelle conquête du roi. Elle demeura au château de Madrid pendant trois mois, après quoi François Ier, lassé, la renvoya. Sans autres explications.

La Muette abrita encore les amours — beaucoup plus tard — de Louis XV et de la Charolais, cette lubrique princesse du sang dont les frasques défrayèrent pendant tout le milieu du XVIIIe siècle la chronique scandaleuse et qui, s'étant fait peindre en habit de cordelier, selon la mode du temps, s'attira cette jolie épigramme de Voltaire :

Frère Ange de Charolais
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture

Le Régent ne se contentait pas, lorsqu'il venait faire l'amour au Bois, de s'abriter dans les chambres de la Muette ; le Maréchal d'Estrées, courtisan accompli, lui avait encore fait bâtir un pavillon, à Bagatelle, dont d'ailleurs l'inauguratrice fut la propre femme du maréchal, Mme d'Estrées, une des plus libertines maîtresses de Philippe d'Orléans. C'est de la Maréchale qu'on disait :

Sainte Contente
D'amants choisis n'avait
Que près de trente
A ce qu'elle disait
Dont elle recevait
Tous les jours une rente
Qui certes la rendait
Toute contente !

Le maréchal d'Estrées ne se souciait guère des infidélités de sa femme bien qu'elles fussent publiques. Nous n'en voulons pour témoignage que cette anecdote :

« *Dans un bas masque qui a eu lieu à l'Opéra à Paris, un masque inconnu est monté dans une loge où étaient les maré-*

Les soupers de Bagatelle indignaient Paris..!

chaux de Villars et d'Estrées. Ce masque demanda au maréchal de Villars : « Pourquoi n'allez-vous pas danser là-bas ? » Le maréchal répondit : « Quand je serais en âge de danser, je ne le pourrais, estropié comme je suis. » Le masque dit : « Descendez et le maréchal d'Estrées aussi, car vous y brillerez beaucoup ayant de si belles cornes tous deux », et il plaça deux de ses doigts élevés sur le front de chacun. Le maréchal d'Estrées ne fit que rire ; l'autre se fâcha et dit : « Voilà un masque bien insolent ; je ne sais à quoi il tient que je lui fasse donner cent coups de bâton. » Mais le masque s'est sauvé et on n'a pu le retrouver ».

Bagatelle, de 1737 à 1742, fut le principal lieu de rendez-vous du Régent ; Mlle de Charolais et Mme d'Estrées y envoyaient toutes les femmes et filles qu'elles pouvaient « maquereller » a son profit : grandes dames ou petites bourgeoises, filles des champs ou des faubourgs. La folie au reste avait été aménagée pour l'amour, rien que pour l'amour, toute pour l'amour. Peintures et sculptures y dépassaient en inventions obscènes tout ce que la Rome des derniers empereurs ou celle des Borgia avait osé imaginer. A la fin de l'Ancien Régime, passée au comte d'Artois, elle continua à être l'asile des pires orgies : nos nudistes n'ont rien inventé, et les soupers organisés à Bagatelle par le futur Charles X indignaient Paris pour leur impudeur éhontée.

« Au moment où la Révolution allait éclater, si on plaignait Louis XVI tout en le blâmant, on condamnait hautement le comte d'Artois pour son libertinage, pour ses profusions envers ses maîtresses, pour son luxe, ses folles dépenses, et notamment cette création si rapide, si galante, mais si coûteuse de Bagatelle ; ses scènes de débauche indignèrent Paris et la France. On faisait, dit-on, a Bagatelle des orgies dans lesquelles les convives hommes et femmes ne conservaient aucun vêtement selon la volonté et l'exemple du maître ».

Cette habitude du comte d'Artois de rester en costume d'Adam, nous est confirmée par cette amusante anecdote :

« Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget, baron de Montyon, né à Paris le 23 décembre 1733, et destiné à la magistrature, devint avocat au Châtelet, puis maître des requêtes au Conseil d'Etat, et successivement intendant de la province d'Auvergne, de la Provence et de l'Aunis. Homme d'un caractère intègre, il dut se démettre de son inten-

Les cheminées à secret de la Popelinière...

dance pour avoir refusé d'exécuter dans sa province la suppression des cours de justice locale ordonnée par le chancelier Maupéon. Cependant, en 1775, il devint conseiller d'Etat. Etranger à Bagatelle, il s'y présenta pour la première fois avec une lettre d'introduc-avait pénétré directement dans le pavillon, tion, mais, s'étant égaré dans le parc, il rez-de-chaussée vides, il s'était aventuré jus-et, trouvant l'antichambre et les salons du qu'au premier, où il avait rencontré le comte d'Artois, nu comme un ver, qui, par une chaleur torride, circulait dans l'appartement.

CYNISME DE JADIS

Ce maréchal de Richelieu dont nous allons conter les galanteries eut jusqu'à la fin de sa vie des mots d'un cynisme étonnant. Une grande dame qu'il avait passionnément sollicitée ; aimée une nuit, abandonnée le lendemain, gémissait. Mais lui :

— Quand le feu d'artifice est tiré, je jette les baguettes !

Un mot spirituel qui échappa a M. de Montyon et que Bachaumont a le tort de ne pas nous rapporter, désarma le prince qui tonnait déja contre l'intrus et brisait les sonnettes. Trois mois après M. de Montyon était devenu gentilhomme de la chambre et familier du prince, il lui resta fidèle jusqu'à l'exil ».

C'est tout près de Bagatelle, au château a Saint-Cloud, que s'abritèrent les amours, de Passy, qui dominait la route de Paris moins seigneuriales mais non moins vraies, du fermier général Le Riche de la Poupelinière

Ce financier avait des répliques piquantes Un jour qu'une dame, desireuse de le « taper » de quelques milliers de louis, arrivait vers lui, minaudant :

— Il me semble, monsieur, vous avoir déjà vu quelque part !

— Possible, répliqua-t-il vertement. J'y vais quelquefois.

Tant d'esprit ne l'empêcha pas d'être cocu tout comme un autre Du moins ne se fit-il berner que par des personnes de qualité et de grande réputation don-juanesque. Par le maréchal de Richelieu, par exemple. On sait que pour se mieux rencontrer, les deux amants avaient fait installer, en place de la plaque de cheminée de l'hôtel de la Poupelinière, une plaque tournante et que le maréchal venait caresser sa belle par un chemin réservé d'ordinaire aux petits Savoyards Il se fit pincer un soir, malgré les plus savantes précautions, par un tiers qui raconta aussitôt l'histoire ; le financier devint bientôt la fable de tout Paris Il devint à la mode d'avoir des tabatières, « *des jupes, des éventails et des coiffures « à la Popelinière »*, *on alla jusqu'à imiter les cheminées « à la Popelinière »* et les grandes dames ainsi que les actrices portèrent des bijoux appelés « plaques de cheminée ». Comme toujours la chanson française usa de ses prérogatives et célébra ainsi les malheurs conjugaux du Fermier général :

●

L'AVENTURE
DE MADAME DE LA POPELINIERE

Voulez-vous apprendre l'histoire
De monsieur de La Popelinière ?
Sa moitié, pour voir son galant,
Traversait une cheminee,
Qui semblait close par devant
Et par derrière était percée
Averti de ce stratagème,
Ayant vu ce trou par lui-même,
Il a fermé porte et verroux,
Jurant sans mesure et sans bornes,
Tant il se sentait en courroux
En voyant cet ouvrage à cornes.
A quoi bon faire ce tapage ?
C'est son profit que cet ouvrage ;
Sans argent le bois lui venait
Dans son foyer en abondance,
Le but de sa femme n'était

Que de ménager la dépense
Saxe, l'appui du militaire,
Voulut raccomoder l'affaire ;
Mais le mari répliqua,
En faisant tirer la coulisse :
« Ma drôlesse, par ce trou-là
N'a que trop appris l'exercice.
C'est par ce moule à cocuage
Qui fait le sujet de ma rage,
Que l'ennemi pourrait souvent,
En se tenant en embuscade,
Sans crainte foncer dans le camp
Quand je jette la palissade.
L'épouser fut une sottise ;
Mais enfin la faute est commise.
Mon exemple, grand conquérant
N'est pas un bon exemple à suivre ;
Gardez-vous bien d'en faire autant.
Adieu, je vous apprends à vivre. »

●

Lorsque Louis XV eut fait la conquête de Mlle de Romans, jusque-là si sage et si modeste, il voulut la loger au Parc aux cerfs. Elle s'y refusa. Le roi acheta alors pour elle l'hôtel d'Abraham Silvestre, conseiller du roi, notaire au Châtelet de Paris, à l'entrée du Bois, vers Passy, et qu'on avait baptisé : Hôtel de la Folie. Ainsi tous

les amours de la belle étonnent les rois et le

les vieux hôtels du Bois connurent-ils leur aventure amoureuse

Une petite maison d'apparence bourgeoise et qui fut détruite vers 1800 lorsque commencèrent à se bâtir ces quartiers encore lointains en connut, à elle seule, plus que toutes les seigneuriales demeures dont nous venons de résumer brièvement l'histoire.

•

Elle avait été construite pour une fille de joie, connue sous les rapports de police sous le nom de Marie la Vertu par antiphrase évidemment. Pendant sept ou huit ans, Marie, dont on retrouve difficilement les origines, mais qui semble avoir été d'assez bonne famille, car elle jouait agréablement de l'épinette, et les lettres qu'on a gardées d'elle ont quelque orthographe, Marie donc, pendant sept ou huit ans, travailla au service de la célèbre maquerelle Justine Paris, la rivale malheureuse de la Gourdan, vers 1771, elle fit la connaissance d'un petit principicule allemand, très riche, et qui passait le meilleur de ses loisirs à Paris, au jeu et au bordel. Elle réussit à séduire le bonhomme, et se fâcha d'ailleurs à cette occasion avec la Paris. Pendant trois ans, elle joua la comédie la plus adroite, la plus cynique aussi, pour convaincre le petit prince, qu'elle n'aimait que lui, qu'elle était prête à tout pour lui. L'autre eut la naïveté de se laisser prendre à ses serments intéressés. Quand, vers 1775, ils se séparèrent à la suite d'incidents de jeu sur lesquels la police royale jeta un voile opportun, se contentant de rendre l'Allemand à ses sujets (il devait mourir de la petite rougeole huit mois plus tard), Marie était en possession d'une rondelette fortune et de bijoux incomparables. Elle eut la sagesse de placer le tout en terrains jouxtant le Bois, et de faire construire là une maison qui devait être vite célèbre dans le Paris où l'on s'amuse. Les beaux temps de la Gourdan touchaient à leur fin ; la Paris se mourrait ; une génération d'entremetteuses disparaissait. Marie la Vertu arrivait au meilleur moment. Elle eu l'intelligence de joindre au maquerellage quelques cordes accessoires : indicatrice de police, et très adroite, elle rendit, entre 1780 et 1790, des services inestimables aux exempts et s'assura ainsi une tranquillité absolue.

On la tient pour la première « mère abbesse » à avoir pratiqué le raccrochage

---

Arabelle Holms.

Marie-la-Vertu bon peuple . . .

à domicile, par l'intermédiaire de marchandes à la toilette, de vendeuses de parfums et de commissionnaires en objets d'art. Elle a fait école depuis. Une école qui n'est pas près de fermer.

Si les gentilhommes, les gens de Cour, avaient les châteaux, les villas, les folies, le populaire se contentait des vertes cachettes qu'offrait gratuitement le Bois aux amants roturiers. Piron se promenant sur le tard dans les sentiers où avait folâtré sa jeunesse fort galante, réveillait un peu partout de chers souvenirs. Mais ce sont des petits vers que, sans doute, vous savez déjà par cœur :

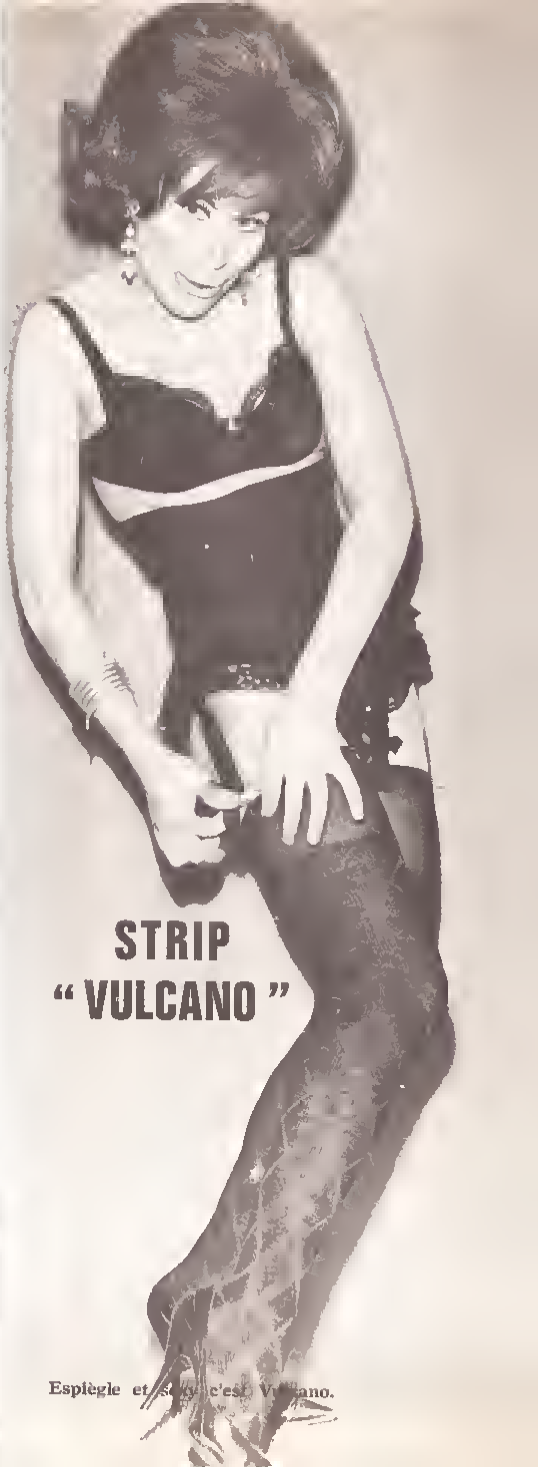
●

Là, tel que les Troyens que nous a peints
[Virgile,
Qui, lorsque, par un tour adroit,
Le Grec eut, pour un temps abandonné
[leur ville,
Aimaient à contempler le rivage et l'endroit
Où furent les tentes d'Achille,
De même, je tournais de tous côtés les
[yeux,
Et des événements arrivés sur les lieux,
Je retraçais l'image à mon esprit tranquille.
Là, disais-je, un Amour escroc
Sur le bien du prochain fit mille fois
[main basse ;
Ici, dans un amoureux choc
Dont ce gazon foulé nous conserve la trace,
Depuis peu quelque poule a fatigué son
[coq ;
Plus loin, sous ce joli platane,
Sur cette fougère et ces fleurs,
Le comte fut heureux et cueillit des faveurs
Qui le mirent à la tisane.
Combien, amants, combien de fois
Avez-vous, dans ce bel asile,
Par ci par là, planté du bois
Qui, dans le même instant, prenait racine
[en ville ?
Sur l'écorce d'un jeune ormeau,
Entouré d'un débris de verre et de
[bouteille,
Je crus voir ce quatrain nouveau
Qui semblait gravé de la veille :
« Ci-gît, qui sans regret est mort,
Bien qu'au treizième an de son âge
Un doux baiser finit son sort :
Passant, ci-gît un pucelage. »

●

La chanson ne va pas plus loin ?

Parce qu'une belle, également égarée en ces lieux riches en aventures voluptueuses, surgissait au détour de la sente moussue et que le poète eut mieux à faire qu'à chercher ses rimes...



Espiègle et sexy, c'est Vulcano.

Le strip-tease c'est VULCANO...

La belle Vulcano, vedette du strip-tease des Folies Pigalle.

QUE PORTEZ-VOUS LA NUIT...?

Pyjama ou chemise de nuit ? La guerre est engagée. Oh ! guerre charmante, guerre en dentelles, et qui ne provoquera que des escarmouches plaisantes, mais guerre quand même. Qu'en pense le Français moyen, l'homme de la rue qui est toujours aussi, à quelque minute de sa vie, l'homme d'une ruelle parfumée et tiède ?

sur 100..?

Cinq de nos collaborateurs, parcourant tous les quartiers de Paris, quartiers populeux et quartiers aristocratiques, faubourgs et parcs, se sont livrés à une petite enquête dont voici, sans commentaires, les résultats :

Sur 100 personnes interrogées (50 hommes, 50 femmes) :
— 85 sont pour le pyjama masculin (37 h., 48 f.) ;
— 11 pour la chemise de nuit masculine (10 h., 1 f.) ;
— 4 n'ont pas de préférence (3 h., 1 f.).

Sur 100 personnes interrogées (les mêmes) :
— 32 sont pour le pyjama féminin (25 h., 7 f.) ;
— 61 pour la chemise de nuit féminine (21 h., 40 f.) ;
— 7 n'ont pas de préférence (4 h., 3 f.).

la nudité nocturne

Sur les 4 et 7 qui « n'ont pas de préférence », 2 et 6 sont pour l'abandon de tout vêtement de nuit ; les 2 réponses en faveur de la nudité totale sont de deux hommes, sur les 6 réponses en faveur de la totale nudité féminine, il y a 4 reponses masculines et 2 féminines.

selon l'âge

D'une façon générale, sont pour le pyjama masculin les femmes jeunes, et pour la chemise de nuit masculine, les femmes d'un âge, sinon avancé, du moins « certain » comme on dit. Les réponses masculines sont plus équilibrées ; il semble qu'entre 20 et 50 ans, on ne puisse distinguer aucune préférence tenant spécialement à l'âge.

demi pyjama?

Mais que penser du « pyjama partiel » ? Vous vous souvenez peut-être que dans « La huitième femme de Barbe-Bleue », le personnage interprété par Gary Cooper ne porte qu'un pyjama-veste, celui interprété par Claudette Colbert qu'un pyjama-pantalon. Que pensez-vous de cette mode ? Nous avons demandé à nos 100 passants et passantes (nous admettons que la chemise de nuit a perdu la partie et que le pyjama a triomphé).

que choisir?

Que choisirez-vous, veste ou pantalon ?
Reponses masculines : 41 sur 50, la veste.
Reponses féminines : 43 sur 50, le pantalon.
Pour une fois, les deux sexes sont bien près de tomber d'accord.

L'indifférent du Train-Bleu

IIe Partie

Un long sifflement, des portières qui claquent et le rapide entreprit de grignoter les kilomètres de ruban d'acier qui le remontaient vers le nord nuageux et frais. Indifférente au magnifique panorama provençal qui se déroulait au delà des grandes glaces du couloir, Olga se plongea dans un policier qu'elle avait, au passage, achete à la gare de depart.

Au chapitre 3, on y parlait de viol dans l'Orient-Express et d'une certaine espionne internationale. Olga, prise d'une curiosité subite pour son compagnon de voyage, leva les cils au-dessus de la page qu'elle parcourait. Elle put ainsi observer, à la derobée, l'inconnu assis sur la banquette d'en face. Il joussait d'un physique completement différent de celui de Max ; il était très brun. On aurait pu le confondre avec un Sud-Americain. Ses mains fines jouaient avec les pages d'un magazine illustré mais l'attention du personnage ne semblait guère attirée par les photos encadrant les articles imprimes.

L'homme jetait, à intervalles réguliers, un coup d'œil par la portière comme pour mesurer le chemin parcouru. Il devait avoir grand hâte d'arriver à destination.

Apres Marseille, la nuit fut totale et Olga deplia sa couchette pour manifester son intention de s'etendre pour dormir. L'homme inconnu, très correct, sortit dans le couloir et fit glisser la porte derriere lui. Olga, depitée, de ne pouvoir lui offrir une de ces seances de strip-tease rapproché dont bénéficient souvent les voyageurs mâles ayant la bonne fortune d'être installés dans un compartiment couchette mixte, se dévêtit avec un calme parfait.

Elle n'eut qu'à faire glisser sa robe de tweed pour se retrouver dans la confortable aisance d'une simple combinaison transparente trahissant les troublants contours d'un minuscule soutien-gorge et d'un non-moins minuscule slip au triangle de dentelles. Tout cela, peine perdue, car le personnage mysterieux comme déjà le nommait le subconscient d'Olga, demeura plus d'une bonne heure dans le couloir avant de retrouver le compartiment.

Elle n'eut qu'a faire glisser sa robe pour se retrouver...

Olga était enroulée dans sa couverture. Seule, une touffe de cheveux en désordre signalait la présence d'un corps féminin sur la couchette arrière, par rapport au sens de la marche, du compartiment. L'homme occulta totalement la veilleuse du plafond, puis il entreprit de se dévêtir en utilisant le rempart de son imperméable. Il put alors se glisser à son tour sous la couverture de sa couchette. Il tourna ostensiblement la tête vers la cloison.

Les heures passèrent. Les cahots du rapide berçant son humaine cargaison nocturne. Olga, cependant, ne dormait pas. Une rage folle la rongeait. Elle songeait à ce muffle de Max qui, après l'avoir comblée de ses talents virils, s'était détaché d'elle comme un étalon de haras fier d'une belle saillie mais parfaitement étranger au futur produit de sa prouesse génésique.

Max était perdu pour elle mais il ne lui fallait surtout pas en faire un chagrin avant coureur d'une sinistre décision. Olga était fort belle. Elle en était sûre et il y a tellement de benêts de belle prestance dans le monde qu'elle ne risquerait pas de terminer ses jours dans une morne solitude. A la première victime qui tomberait dans ses rêts, elle offrirait toutes les incandescentes séquelles d'une passion contrariée.

Elle dégagea sa tête hors des couvertures et lança un regard vers la couchette opposée. L'homme, en dormant, s'était tourné de son côté. Dormait-il ou n'était-ce qu'une feinte derrière ses paupières closes ?

Son visage délicat paraissait détendu et s'il rêvait, le songe devait être bigrement agréable. Olga, devenue soudain telle une lionne jalouse à l'affût, décida sur le champ que le gibier choisi serait ce dormeur apparemment opiniâtre.

« Lyon-Perrache. Dix minutes d'arrêt », miaulèrent les haut-parleurs. L'homme, nommons-le Fred, sursauta sur sa couche et entrouvrit les yeux. Olga en profita pour sortir l'une de ses longues jambes hors de la couverture. Fred ne parut rien avoir vu et le train repartit. Les secousses reprirent et Fred demeura tourné vers Olga. Elle poursuivit son manège en agitant en tous sens son pied menu. Elle fit même semblant, un peu plus tard, d'être la proie d'un horrible cauchemar et roulant sa couverture vers la cloison, elle réussit à dévoiler tout le charme rebondi des rondeurs de sa croupe. L'homme ne bronchait toujours pas.

« Ai-je affaire à un blasé ou à un impuissant ?,» se demanda-t-elle. De guerre lasse, elle se recroquevilla à l'intérieur de sa couverture. Dijon fut vite dépassé et les premières lueurs de l'aurore vinrent percer les rideaux des portières.

Fred s'était réveillé et se frottait les yeux. Olga se leva d'un bond et tira les rideaux sans tenir compte de cette présence masculine. Avec une impudeur totale, elle redressa son joli corps que l'artifice de la combinaison rendait encore plus alléchant. L'homme ne cilla pas en dépit de son décolleté au relief vertigineux. Il s'empara de son imperméable, l'endossa sur sa couche avant de mettre les pieds sur le plancher du compartiment et il se servit, comme au début, de ce paravent improvisé pour enfiler son pantalon et remettre ses souliers.

Il jeta un foulard sur son cou, puis se dirigea vers le couloir en refermant, une fois de plus, la porte derrière lui. Il ne resta plus à Olga qu'à se vêtir décemment à son tour et à aller se pencher à la portière du couloir dont la glace rabattue lui dispensa une fraîcheur bénéfique et calmante.

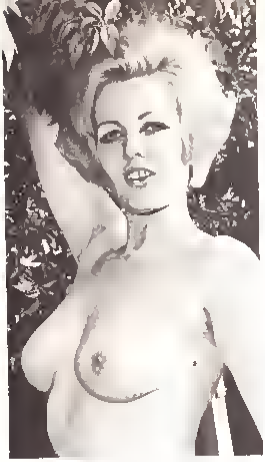
Paris n'était plus loin. Fred, totalement rhabillé, s'était penché, à travers la glace baissée, vers les plaines de l'Yonne. Olga, presque blottie contre lui, fumait cigarette sur cigarette. Elle pestait en elle-même de toute sa vanité confondue contre ce bel « indifférent. ! »

Quel magnifique instrument de vengeance signifiait-il pour elle ! Fred se retourna enfin lentement vers elle. Il la scruta d'un regard clair. Sa bouche esquissa un mince sourire.

Olga, prise au dépourvu, ouvrit de grands yeux, puis, après lui avoir rendu son sourire, rentra brusquement dans le compartiment. La Gare de Lyon s'annonçait. Elle descendit sa valise du filet. Fred rentra à son tour et descendit également ses bagages à main. Le train, avec un ralenti délicat, se bloqua soudain à l'alignement du quai parisien. Fred, très chargé, héla un porteur qui poussait un diable.

« Vous permettez ? » dit-il en prenant d'autorité la valise d'Olga et en la posant près de ses bagages sur le truc. Olga opina silencieusement du chef. Fred souffla des instructions imperceptibles au porteur qui se dirigea vers un parking de voitures particulières. Une splendide Rolls y était rangée. Un chauffeur de maître se précipita vers Fred, qui, d'un geste, désigna les bagages. Et sans qu'elle n'eut une seconde de réflexion, Olga se trouva installée, à côté de Fred, sur la banquette arrière du luxueux véhicule.

« Albert, nous rentrons directement à Neuilly . » jeta Fred. « Mais ! » intervint Olga. « Il n'y a pas de mais, chère Madame. J'ai dû vous paraître complètement idiot cette nuit, maintenant, je vous tiens et je ne vous laisserai plus m'échapper ! . » Olga sentait ses nerfs prêts à craquer. Elle laissa retomber sa tête sur l'épaule de l'homme dont elle ignorait encore le prénom. Ce dernier la fit basculer dans ses bras et un tendre baiser au parfum nouveau vint conclure une nouvelle alliance. Une alliance qui devait redonner à Olga, le goût de l'existence. Ce qui prouve qu'un clou chasse l'autre !



BETTY ROSE

vous répond...

Lord Rowena, 37. — Merci pour la carte. Les reflets du mont Blanc sont toujours aussi éblouissants, mais où sont les bergères ? Peut-être dans l'étable voisine car, vu l'état du ciel, ce doit être l'heure de la sieste dans cette belle Savoie. Couchée dans le foin... ou dans la paille, espérons qu'aucun intrus du sexe mâle ne se permettra de venir troubler les rêvées... en plein jour d'une belle fille dont le sein léger se dresse au rythme d'une respiration parfaitement régulière. Là, l'important n'est pas la rose, mais « l'edelweiss ». Puissiez-vous en cueillir un, en dépit du vertige, et le déposer, sans bruit, aux pieds de cette adorable nymphe de la montagne...

●

Marie-Chantal, 16e. — Oui, je sais. On a déjà beaucoup trop parlé de vous, mais noblesse oblige. Alors, que vous arrive-t-il, à présent ? Une promesse de mariage après un récent divorce... Une éventualité qui menace de dresser contre vous toute une famille imbue de morale formelle. De deux choses... où votre premier mariage, sans doute provoqué par les vôtres, a été un échec total ou bien votre incompatibilité d'humeur réciproque vous a acculés à la rupture... sans appel. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux cas, votre famille n'a plus à intervenir. Mineure ou non, le mariage vous a émancipée. A vous maintenant de savoir choisir. Si vous avez enfin rencontré le prince charmant, le compagnon du long chemin menant au terme de votre vie, n'hésitez pas. Votre famille rétive, au début de cette nouvelle expérience, appréciera par la suite votre nouveau bonheur. Elle saura trouver un stratagème qui, tout en lui permettant de sauver sa respectabilité, lui fournira l'occasion de reprendre contact avec vous. Mais si vous vous trompez, gare... c'est la sombre isolement qui vous guette...

●

G. C., Villiers-le-Bel. — Vous êtes veuve depuis cinq ans et vous vous inquiétez de refaire votre vie. Oui, ce n'est pas facile. Votre cher disparu avait tant de qualités. Un monsieur d'âge a, pourtant, depuis quelques mois, retenu votre attention. Il est distingué et souriant. Très souriant. Son sourire vous fascine. Il découvre une denture trop parfaite. Une denture qui provoque un certain scepticisme de votre part. Vraie ou fausse. Rassurez-vous. Il y a un truc très simple. Offrez-lui des caramels mous. C'est une épreuve cruelle... mais elle ne laisse place à aucune incertitude !

Christian, militaire, Train des Equipages — En d'autres temps, j'aurais pris plaisir à être votre marraine. Il y a tellement de candeur dans ce que vous exprimez. Seriez-vous, ô miracle, l'homme vierge de notre époque ? Vous me dites que la lecture de « Cancans » vous bouleverse et que la vue de nos beaux mannequins vous fait rougir. A part ce que vous avez aperçu sur les plages, vous n'imaginiez pas le moins du monde que les femmes puissent offrir d'aussi charmants avantages ! Allons, voyons, mon jeune ami, vous êtes dans le train mais pas dans le... bain ! Nous avons, pour nos besoins photographiques, une équipe de filles, vedettes ou non, qui peuvent se permettre d'exhiber de florissantes poitrines et cela, dans l'esprit de la plus pure esthétique. Vous trouvez cela abusif. Pourquoi ? Nous vous présentons toute la gamme des divers aspects que peut revêtir le sein. Ce sein dont, d'après Freud, la chaleur vous obsède, Messieurs... Evidemment, le cinéma est là pour vous le rappeler avec ces décolletés sexys. Et les productions américaines et italiennes s'en donnent à cœur joie à ce sujet. Nous n'irons pas jusqu'à dire que les spectateurs masculins de ces productions sont tous totalement obnubilés par le complexe « mammaire ». Il en faut pour tous les goûts, même pour la vôtre. Allez donc écouter dans une « bonne discothèque » quelques extraits de l'immortelle opérette « Phi-Phi » du regretté Maurice Yvain et imprégnez-vous du fameux air des « Petits Païens ». Faites-en votre profit et quand vous aurez un jour, la joie de l'apprécier de « visu », vous saurez ainsi, avec vos mains pleines d'abondance, que, quels qu'ils soient, ce sera alors toute la femme que vous tiendrez !

●

Ginette T., Paris. — Vous aussi, ma chère sœur, vous voudriez être au goût du jour et malgré les rubriques « éclatantes » d'une certaine presse spécialisée, connaître ce que l'on nomme « pompeusement » l'entente sexuelle du couple. Sujet, autrefois tabou, devenu un peu trop voyant aujourd'hui. Croyez-bien que je suis, à ce propos, non pas votre « petite alliée » à la mode de Claude Farrère, mais votre grande alliée au sens de cette immense fraternité féminine qui réunit toutes les citoyennes du monde de toutes couleurs et de toutes confessions. Cette entente peut reposer sur rien... et sur toute une accumulation d'imponderables : nervosité, allergie ou sympathie épidermique, sentiments, tension artérielle ou asthénie, etc. Autrefois, les mères donnaient, sur la question, à leurs filles, la veille des noces, les derniers conseils. De nos jours, c'est tout juste si les filles indiscrètes n'interrogent pas, de but en blanc, leurs maussades mamans pour leur demander ce « qui ne va pas »...

Cet accord « en majeur » ne demande souvent qu'un peu de bonne volonté et dirais-je, sans ironie, qu'un peu de doigté, de patience. Les réactions de la femme en pleine maturité sont différentes de celle de la jeune femme à peine libérée de l'adolescence. Il faut savoir attendre et bien le répéter à nos partenaires si riches d'ardentes intentions, mais parfois tellement maladroits !

Votre Betty Rose

cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kerffelec
55, passage Jouffroy, PARIS-9e
ABONNEMENT : 1 an, 30 F
PHOTOGRAPHIE MONT D'ARY 100 bd Richard Lenoir Paris (11e)
S M I G : 1 rue Moreau, 93 SAINT-DENIS

Les secrets du train bleu...

Francey O'Brien